

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 5 (1979)

Heft: 2

Artikel: L'art de l'esquive

Autor: Majastre, Jean-Olivier

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

3. L'art de l'esquive

Jean-Olivier Majastre

Université des Sciences sociales, Grenoble

“Qu’importe le sang lorsque la taxinomie triomphe. Et pourtant les métamorphoses disent autre chose : que temps et corps précipités, prélevés hors des normes du rangement, sont placés dans des turbulences énigmatiques.”

Y. Stourdze

Si toute mort est un meurtre, comme l'affirme Barbara Michel, nous devons nous demander comment une telle proposition, dont les conséquences sont particulièrement importantes, a pu prendre place aujourd'hui dans la pensée sociologique. Quand nous analysons la genèse d'une intuition scientifique, l'inconscient chez Freud par exemple, nous nous apercevons qu'à la fois tout l'annonçait mais que rien ne la laissait prévoir. La question est double. Qu'est-ce qui a préparé cette découverte? Qu'est-ce qui s'opposait à cette découverte? La découverte une fois faite, on peut s'attendre que soit acceptée très vite comme une proposition banale ou évidente, ce qui peut apparaître aujourd'hui comme une affirmation téméraire. Mais n'en soyons pas si sûrs.

Qu'est-ce qui a préparé cette découverte? On peut accorder à Durkheim le mérite d'avoir donné droit de cité à la mort dans l'analyse sociologique, dès 1867, par le biais du suicide. Mais le suicide n'est alors pour Durkheim qu'un prétexte à prouesses méthodologiques, et c'est la bravoure de la démonstration qui retient le lecteur plus que la portée sociale du suicide.

Plus tard, chez Freud, le thème de la mort et du meurtre se montrera plus pressant, plus insistant dans “Totem et Tabou”, puis dans “Malaise dans la civilisation”; mais le meurtre prend mal sa place dans le bel ordonnancement de la théorie freudienne; il apparaît dans des œuvres méta-psychologiques, para-sociologiques ou pseudo-ethnologiques, et ne trouve vraiment de faveur dans aucune discipline. Freud rejettera d'abord aux origines de la société humaine le meurtre légué à notre temps par la mémoire de l'espèce; puis il se verra obligé de lui faire une place plus marquée et plus présente dans la suite de son œuvre où Eros s'apparentera de plus en plus à Thanatos, mais pour le renvoyer dans l'ordre des pulsions agressives ou meurtrières. Il faut signaler aussi que l'instinct de mort est dans l'œuvre de Freud ce qui a été le moins bien accepté par ses héritiers théoriques et par les psychanalystes praticiens. Or Freud rencontre le meurtre quand il est amené à prendre en compte l'analyse des phénomènes collectifs; c'est dans ce cadre que le meurtre prend toute sa dimension, et c'est pourquoi, peut-être, Freud et ses successeurs échoueront à lui donner un statut stable dans une théorie de la vie psychique individuelle.

Puis la mort fut assez longtemps oubliée pour être redécouverte depuis une dizaine d'années. Si les sociologues l'avaient oubliée pendant si longtemps, c'était, affirmaient-ils, qu'elle était devenue tabou dans notre société. Il s'agissait donc

d'en parler, ce qu'ils firent. Mais un discours prolix ne délivrait pas la mort du tabou sinon dans le gai savoir des sociologues. La réhabilitation de la mort comme objet sociologique peut apparaître comme une ultime passe où l'esquive se joue au plus près du meurtre sans jamais l'aborder. L'itinéraire est long et plein de ruses pour contourner ce noyau du meurtre qui est l'enjeu du pouvoir et de la survie.

C'est là que peut se poser la deuxième question. Qu'est-ce qui s'opposait à cette découverte? Le slalom théorique des auteurs actuels ne s'explique pas seulement par une résistance à la vérité, résistance qui pourtant se manifeste tout au long de l'histoire de la recherche scientifique; mais aussi et surtout parce que ce point de vue désenchante radicalement la vie sociale. Le scandale de Freud fut d'avoir levé le mythe de l'innocence du dernier territoire protégé de la vie individuelle, le territoire de l'enfance. Le scandale du point de vue de Barbara Michel est de décourager toute tentative de justification ou d'exemption du meurtre. Or toutes les approches sociologiques du meurtre dont on peut suivre le cheminement à travers des œuvres aussi diverses que celles de Girard ou de Baudrillard, ou à travers les recherches de Karsenty, ont préservé un territoire d'innocence. Chez Girard, la violence meurtrière est renvoyée à l'origine, et s'inscrit comme fondatrice du social, lequel n'apparaît plus que comme hanté par le meurtre originel. Chez Baudrillard, la mort, et incidemment le meurtre, sont interprétés à partir d'une attitude dénonciatrice qui rejette toute charge mortifère dans les tares du système social actuel. Chez Karsenty, la recherche de la responsabilité apparaît comme l'opérateur sociologique qui classe les morts dans la catégorie des meurtres, mais le meurtre lui-même n'est pas pris en compte.

Désir de meurtre, culpabilité, recherche de la responsabilité, violence originelle, évolution mortifère, attribués tantôt à la part obscure de l'individu, tantôt aux vices d'un système social pervers, de grands fantômes traversent la théorie sociale, qui tous frôlent et évitent la question fondamentale ici posée.

On comprend mieux alors l'art de l'esquive du sociologue quand on prend la mesure des conséquences d'une approche de la vie sociale à travers le meurtre. Plus de choix de vie qui ne soit en même temps un choix de mort, un choix de meurtre. Eros et Thanatos sont indissolublement unis, non par quelque fatalité marquant le destin de l'homme, non par quelque équilibre conceptuel, mais simplement parce que concrètement tout montage social garantissant une certaine forme de vie se réalise à partir de choix qui impliquent une certaine forme de mort.

Barbara Michel, à l'écart des méandres sociologiques, mais en bonne compagnie avec les auteurs de science-fiction, vise droit au but : la mort, c'est le meurtre.

Mais que vise-t-elle exactement? On se souvient du coup de force théorique par lequel Durkheim donnait du suicide une définition "proprement sociologique" et, distinguant ce qui était confondu, unissant ce qui était distinct, réaménageait l'ordre des classements spontanés et récusait les appellations du sens commun. Avec une virtuosité incomparable il retrouvait dans la réalité sociale la confirmation des types de suicide nouvellement définis par lui. Sommes-nous avec le travail de Barbara Michel devant une tentative du même genre? Pas tout à fait malgré les apparences. Nous avons affaire ici non seulement à des meurtres dont le poids en

réel a été établi depuis longtemps mais à des représentations qui disqualifient ou authentifient la légitimité des meurtres. Si bien que la typologie proposée nous renvoie à la fois à des appellations et à des faits; impossible de saisir “le meurtre dans son plus simple appareil” selon l’expression de Stourdze dans “Les Ruines du Futur”. Sur les tiroirs de la boîte aux meurtres figurent les étiquettes du pouvoir. D’autres jeux d’étiquettes sont disponibles. Typologie des meurtres ou typologie des représentations? L’analyse de Barbara Michel reste constamment ambiguë sur ce point; mais l’ambiguïté était peut-être inévitable; il n’y a de meurtre que “qualifié”. Ces qualifications pourtant posent question : que le meurtre passionnel puisse être opposé au meurtre neutre, on peut le comprendre; mais quel rapport le meurtre neutre et le meurtre passionnel entretiennent-ils avec le meurtre légitime, puisqu’un meurtre peut être neutre et légitime. Ces questions et bien d’autres encore se posent et se poseront car nous n’en sommes avec ce texte qu’à la déclaration d’un programme de travail, mais les perspectives de ce travail sont passionnantes.

Écoutons aujourd’hui la petite musique du meurtre qui court à travers la vie sociale; elle n’a pas fini de se faire entendre.

4. Faut-il tuer Durkheim ?

Michel Vuille

Office de la Jeunesse et Service de la recherche sociologique, Genève

L’étape de sa réflexion sur le thème de la mort à laquelle nous convie et nous associe B. Michel est particulièrement stimulante, car elle est à la fois bilan et projet. “Figures et métamorphoses du meurtre” participe en effet de deux mouvements, l’un fondé sur le rappel de quelques domaines et savoirs plus ou moins connus, l’autre sur l’esquisse de voies nouvelles à parcourir. S’y côtoient ainsi l’interrogation et l’affirmation, l’exploration et la démonstration, l’ouverture et la fermeture... De plus, les thèses et les commentaires sont présentés sous une forme qui s’apparente à l’exposé scientifique en même temps qu’à l’expression littéraire. Les deux “langages” sont d’ailleurs si bien intégrés que le discours semble constamment régi par ce double code “logico-poétique”. Il m’apparaît que l’auteur pratique volontairement le mélange des genres, dès lors qu’elle se plaît aussi à ponctuer son texte de formules lapidaires et condensées — telles que “La mort : c’est le meurtre... ces meurtres individuels (gratuits) sont pointés comme criminels ... alors le mythe de la science éclate à partir du moment où une véritable politique de la santé est définie” — qui ne sont pas sans rappeler des tournures d’Orwell ou certains paradoxes... qui provoquent la subversion des significations courantes! Cela dit, si la provocation est toujours pour une part à l’origine de notre intérêt, de notre désir de “rétorquer”, je me sens interpellé par l’écriture et par la problématique de cet essai. Et je réagis avec quelque perplexité, tant son nombreuses les critiques positives et négatives qu’à mon avis cette contribution appelle. C’est sur un point seulement que je me borne à intervenir : au niveau épistémologique, je critique l’approche typologique proposée par B. Michel.